



VERTIGE

A. KAUFMAN * M. SPOONER



La Martinière **j.**
FICTION

Extrait de la publication

VERTIGE

Amie Kaufman
& Meagan Spooner

VERTIGE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Maïca Sanconie et Daniel Lemoine

La Martinière **j.**
FICTION

Photographie de couverture : © Vladimir Piskunov/Getty Images

Édition originale publiée en 2013
sous le titre *These Broken Stars* par Hyperion,
une marque de Disney Book Group, New York.
© 2013, Amie Kaufman et Meagan Spooner.
Tous droits réservés.

Pour la traduction française :
© 2013, Éditions de La Martinière Jeunesse,
une marque de La Martinière Groupe, Paris.
ISBN : 978-2-7324-5960-8

www.lamartinierejeunesse.fr
www.lamartinieregroupe.com

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

*Pour Clint Spooner, Philip Kaufman
et Brendan Cousins, trois constellations immuables
dans cet univers en perpétuelle transformation.*

— *Quand avez-vous rencontré Miss LaRoux pour la première fois ?*

— *Trois jours avant l'accident.*

— *Quelles étaient les circonstances ?*

— *De l'accident, vous voulez dire ?*

— *Non, de votre rencontre avec Miss LaRoux.*

— *Quelle importance cela peut-il bien avoir ?*

— *Commandant, tout est important.*

UN TARVER

Ici, rien n'est réel. Chez moi, la musique attire l'œil sur des musiciens en chair et en os. Les bougies et les lampes d'ambiance servent à éclairer la pièce et les tables sont en vrai bois. Les gens bavardent simplement, sans se demander qui les regarde.

Ici, même l'odeur de l'air filtré semble fausse. Les flammes des bougies qui dansent dans les appliques sont animées par une énergie régulière. Les plateaux circulent parmi les invités comme portés par des serveurs invisibles. Le quintette à cordes est un hologramme parfait, infaillible, identique à chaque représentation.

Je préférerais mille fois une soirée tranquille avec les hommes de ma section à ce simulacre de scène de roman historique.

Malgré les artifices victoriens à la mode, il est impossible de cacher où nous sommes. Derrière les hublots, les étoiles sont de pâles lignes blanches presque invisibles, irréelles. L'*Icare*, filant dans l'hyperespace, semblerait tout aussi pâle, presque transparent, à un observateur

immobile capable de voir passer un vaisseau plus vite que la lumière.

Appuyé contre la bibliothèque, je me rends soudain compte que les livres, eux, sont réels. Je lève une main, passe les doigts sur le cuir rugueux de leurs reliures anciennes, puis en saisis un. Personne ne lit ces ouvrages. Purement décoratifs, ils ont été choisis pour la beauté de leur reliure, pas pour leur contenu. Celui que j'ai choisi ne manquera à personne et j'ai besoin d'une dose de réalité.

Bientôt, je pourrai cesser de sourire aux caméras, comme j'en ai reçu l'ordre, et m'en aller. Les pontes de l'état-major croient que mêler des officiers de terrain au gratin créera une sorte de connivence. Ils veulent que les paparazzi de l'*Icare* me voient côtoyer l'élite. Moi, le jeune homme de basse extraction qui a réussi... Je croyais que les photographes en auraient vite assez de me tirer le portrait, un verre à la main dans le salon des premières classes, mais je suis à bord depuis deux semaines et ils sont toujours après moi.

Ces gens-là adorent les bonnes histoires de pauvres qui deviennent riches. Ma richesse à moi se résume aux médailles épinglées sur ma poitrine, mais ça fait tout de même de jolis articles dans les journaux. C'est une bonne publicité pour l'armée et pour les riches, et ça donne un peu d'espoir aux pauvres. *Vous voyez*, disent les gros titres, *vous pouvez accéder en un rien de temps à la richesse et à la célébrité. Si un petit provincial peut réussir, pourquoi pas vous ?*

Sans ce qui est arrivé sur Patron, je ne serais pas ici. Ce qu'ils qualifient d'héroïsme, je le qualifie, moi, d'échec tragique. Mais personne ne me demande mon avis.

J'observe les groupes de femmes en robes de couleurs vives, les officiers en grand uniforme, comme moi, les hommes en queue-de-pie et haut-de-forme. Les mouvements de la foule me gênent... Je ne m'habituerai jamais à ces salons.

Mon regard est attiré par un homme qui vient d'entrer. Tout, chez lui, indique qu'il n'a pas sa place ici, et qu'il fait son possible pour passer inaperçu. Son queue-de-pie noir est élimé, son haut-de-forme ne porte pas le ruban de satin luisant à la mode. Il a des rides aux coins des yeux et autour de la bouche ; sa peau est burinée, brunie par le soleil. Et il est nerveux : épaules voûtées, doigts serrant puis lâchant le revers de sa veste. J'ai appris à repérer ce qui cloche en toute situation et, dans cet océan de visages parfaits – grâce à la chirurgie –, cet homme est un phare !

Mon cœur se met à battre plus vite. J'ai fait de longs séjours dans les colonies, où toute anomalie peut se révéler fatale. Je m'éloigne de la bibliothèque et me dirige vers lui. Je veux connaître la raison de sa présence. Mais je suis obligé de progresser lentement, en tenant compte des mouvements de la foule, pour ne pas attirer l'attention. En plus, si cet individu est dangereux, la plus petite altération de l'atmosphère risque de le pousser à agir.

Soudain, un appareil photo émet un éclair de lumière aveuglante.

— Oh, commandant Merendsen ! s'écrie une femme en se précipitant vers moi, à la tête d'un groupe de jeunes filles. Il faut *absolument* que vous vous fassiez photographier avec nous !

Leur hypocrisie est criante. Je ne suis pour elles qu'un chien de cirque marchant sur deux pattes... Je le sais, elles

le savent, mais elles ne veulent pas manquer l'occasion de se montrer en compagnie d'un authentique héros de guerre.

— Bien sûr. Je reviens dans une minute si...

Sans me laisser le temps de terminer, trois femmes prennent la pose autour de moi, lèvres gonflées et cils à demi baissés. *Souris à l'objectif*. Plusieurs éclairs de flash m'éblouissent.

Je sens, à l'arrière de mon crâne, l'élançement douloureux annonciateur d'une migraine. Les femmes piaillent toujours autour de moi et j'ai perdu de vue l'homme au visage buriné.

Je fais un pas sur le côté, balaie du regard le bar, la porte, les plateaux, les tables... J'essaie de me souvenir de son aspect, de la coupe de ses vêtements. Son queue-de-pie était-il assez large pour qu'il puisse cacher quelque chose dessous ? Est-il possible qu'il soit armé ?

— Commandant, avez-vous entendu ? demande le photographe.

Non, je n'écoutais pas. Sous prétexte de m'approcher de lui, je m'éloigne des femmes serrées contre moi.

— Vos camarades des ponts inférieurs meurent sûrement d'envie de venir ici, répète-t-il.

Vraiment ? Alors que, tous les soirs, ils me voient prendre le chemin de la première classe comme si je m'engageais dans le couloir de la mort ?...

— Oh, vous savez, dis-je en faisant de mon mieux pour cacher ma colère, je doute qu'ils sachent ce qu'est le champagne.

J'essaie de sourire, moi aussi, mais l'hypocrisie est leur spécialité, pas la mienne.

Lui éclate de rire et son flash m'éblouit une nouvelle fois. Battant des paupières, je tends le cou et tente de localiser

le seul type qui soit moins à sa place que moi dans cette pièce. Mais l'homme voûté aux vêtements élimés a disparu.

Il ne peut être parti : on ne prend pas la peine de venir à une telle réception sans y avoir été invité pour s'en aller sans avoir fait un scandale. Sans doute est-il simplement caché parmi les convives... Je parcours une nouvelle fois les tablées du regard, examinant plus attentivement chaque silhouette.

Mon regard s'attarde sur une fille seule qui observe la foule avec un intérêt désinvolte. Sa peau très blanche, parfaite, montre qu'elle appartient au beau monde, mais son expression indique qu'elle est différente. Meilleure, supérieure, inaccessible...

Sa robe est du même bleu que le grand uniforme de la Marine. Mes yeux s'attardent un instant sur ses épaules nues. La couleur lui va mieux qu'à l'immense majorité des marins. Cheveux : roux, descendant un peu plus bas que les épaules. Nez : un peu retroussé, mais cela accentue sa beauté en la rendant réelle.

Jolie n'est pas le mot qui convient. Cette fille est... magnifique.

Son visage me rappelle quelque chose, mais, à l'instant où je vais trouver quoi, elle s'aperçoit que je la regarde. Je sais que je ne suis pas autorisé à fréquenter ce genre de fille ; pourtant, je continue de la fixer, et je lui souris.

Puis, soudain, un mouvement à la périphérie de mon champ visuel me fait tourner la tête. C'est l'homme nerveux qui, les yeux rivés sur un point précis, se fraie brusquement un chemin parmi les invités. Son but ? La fille à la robe bleue.

Cette fois, je ne prends pas le temps de faire des politesses. Je bouscule deux vieux messieurs et me dirige vers

la table, que l'inconnu a déjà atteinte. Penché au-dessus de la jeune fille, il parle vite et à voix basse, comme s'il tentait d'en dire le plus possible avant qu'on ne le chasse. La fille, étonnée, recule et s'éloigne. Puis la foule s'interpose entre nous et je les perds de vue.

Je mets la main où devrait se trouver mon arme et m'aperçois avec agacement qu'elle n'est pas là. C'est comme s'il me manquait un membre... J'oblique sur la gauche, heurtant un plateau dont le contenu tombe à grand bruit sur le plancher. La foule se disperse et je peux enfin prendre la direction de la table.

L'intrus a saisi le coude de la fille. Elle tente de se dégager et regarde autour d'elle, comme si elle cherchait de l'aide. Et son regard s'arrête sur moi.

J'ai avancé d'un pas quand un homme coiffé d'un haut-de-forme à la mode pose une main sur l'épaule de l'inconnu et le tire en arrière, où deux officiers, un homme et une femme, s'empresent de le saisir fermement par les bras. Mais le type se dégage, échappe aux soldats et se tourne à nouveau vers la fille pour crier :

— S'il vous plaît, vous devez avertir votre père. Les colons meurent parce qu'on manque de technos. Il faut nous accorder davantage de...

Frappé au ventre par un officier, il se plie en deux en grimaçant. Je me précipite, fendant la foule des curieux, mais la rousse est plus rapide que moi. Elle s'est levée très vite et tous les regards se sont tournés vers elle.

— Assez ! dit-elle sur un ton sans réplique. Capitaine, lieutenant, qu'est-ce qui vous prend ?

Je comprends, maintenant, pourquoi elle me plaît tant.

La force de son regard a pétrifié les deux militaires. Pendant un instant, personne ne remarque mon arrivée.

Puis les soldats s'aperçoivent de ma présence et scrutent les galons de mes épaules. Grade mis à part, nous sommes radicalement différents. J'ai obtenu mes récompenses au combat ; les leurs sont dues à l'ancienneté. J'ai été promu sur le champ de bataille, eux derrière un bureau. Ils n'ont jamais eu de sang sur les mains. À cet instant, pourtant, mon statut est un avantage et les deux soldats se mettent au garde-à-vous à contrecœur.

L'intrus, qu'ils n'ont pas lâché, respire à petits coups rapides, comme s'il redoutait d'être enfermé dans un sas et projeté dans l'espace.

Je m'éclaircis la gorge, m'assurant que ma voix reste calme.

— S'il y a un problème, je peux accompagner cet homme jusqu'à la sortie.

Sans violence inutile.

Tout le monde peut entendre que ma voix est celle d'un gamin du peuple originaire d'une province reculée. Quelques rires retentissent dans la pièce, dont tous les occupants ont maintenant les yeux rivés sur notre petit mélodrame. Pas méchants, simplement amusés.

— Merendsen, ironise l'homme en haut-de-forme à la mode, je doute que ce type s'intéresse aux livres.

Je m'aperçois alors que j'ai toujours à la main le volume emprunté sur les étagères. *Évidemment : le colon est pauvre et ne sait sans doute pas lire.*

— Je suis sûre qu'il était sur le point de s'en aller, intervient la fille, foudroyant mon interlocuteur du regard. Et je suis certaine que vos amis et vous-même l'êtes aussi.

Ils ne s'attendaient pas à être ainsi congédiés, et je profite de leur surprise pour décharger mes camarades officiers de leur captif en le prenant par le bras. Alors qu'ils

quittent la pièce, le visage de la fille titille ma mémoire : qui est-elle pour disposer d'un tel pouvoir ?

— Rien de cassé ? demandé-je en entraînant mon protégé vers la sortie. Qu'est-ce qui vous a pris d'aborder cette fille dans un endroit pareil ? J'ai cru que vous alliez agresser quelqu'un.

L'homme me fixe pendant un long moment ; son visage est plus marqué que ne le sera jamais ceux des invités de la réception. Un vieillard avant l'âge... Puis il me tourne le dos et s'éloigne sans un mot, les épaules voûtées, et je me demande ce qu'il comptait obtenir de cet entretien extorqué à la fille en robe bleue.

Le salon reprend lentement vie : plateaux allant et venant parmi les convives, conversations convenues, rires parfaitement contrôlés. Je suis censé rester encore une heure, mais peut-être, pour une fois, réussirai-je à m'échapper.

Quand j'aperçois la fille à nouveau, elle me dévisage et, très lentement, ôte un de ses gants, tirant successivement sur chaque doigt.

Je la regarde faire comme un idiot, la gorge serrée et les jambes paralysées. Je la regarde pendant un peu trop longtemps et ses lèvres esquissent un sourire. Mais, bizarrement, celui-ci n'est pas moqueur, alors je me détends un peu et me dirige vers elle.

Quand elle laisse tomber son gant sur le plancher, je me baisse pour le ramasser.

Il ne faut pas que je lui demande si tout va bien... elle est trop sûre d'elle-même pour ça. Je pose le gant sur la table et ne peux m'empêcher de la regarder. Yeux bleus assortis à sa robe. Ses cils peuvent-ils être naturellement aussi longs ? Les visages parfaits sont si nombreux, ici, qu'il est difficile de repérer ceux qui ont été

modifiés par la chirurgie. Cependant, si elle avait subi des opérations, sans doute aurait-elle opté pour un beau nez droit plus classique.

— Attendez-vous qu'on vous serve ?

Ma voix ne tremble presque pas.

— Mes compagnons, répond-elle en baissant les paupières. Capitaine ? demande-t-elle ensuite, comme si elle n'était pas sûre de mon grade.

— Commandant.

Elle sait identifier les galons. Toutes ces filles de la haute société savent. C'est un jeu. Je n'appartiens pas à leur monde, mais je sais reconnaître celles qui en font partie.

— Vos amis sont bien imprudents de vous laisser seule, ajouté-je. Maintenant, vous êtes obligée de parler avec moi !

Cette fois, j'ai droit à un grand sourire – juste le temps de révéler deux fossettes totalement craquantes. Et là, je fonds. Pas seulement à cause de son charme, mais parce que, malgré cette apparence, et malgré l'endroit où nous sommes, cette fille semble libre. Ce n'est pas une poupée écervelée, et j'ai l'impression de croiser enfin un être humain après des jours de solitude.

— Cela causerait-il un incident intergalactique si je vous tenais compagnie jusqu'à l'arrivée de vos amis ?

— Pas du tout, répond-elle en montrant de la tête le côté opposé de la banquette en demi-cercle. Mais je dois vous avertir que ça risque d'être long. La ponctualité n'est pas leur fort.

Je ris, pose le livre et mon verre sur la table, puis me laisse tomber sur la banquette. Le tissu de son ample jupe effleure mes jambes, mais elle ne recule pas.

— Lorsque j'étais élève officier, dis-je, la ponctualité était pratiquement tout ce qu'on attendait de nous. Ne jamais demander comment ni pourquoi, se contenter d'agir, et vite.

— Nous avons cela en commun. Nous non plus, on ne nous encourage pas à poser des questions.

En effet, nous ne demandons ni l'un ni l'autre pourquoi nous sommes assis à la même table. Nous sommes trop intelligents pour cela...

— Je vois qu'au moins une demi-douzaine de ces messieurs nous regardent, dis-je. Suis-je en train de me faire des ennemis mortels ?

— Cela vous persuaderait-il de vous en aller ? demande-t-elle en enlevant son deuxième gant, qu'elle pose sur la table auprès de l'autre.

— Pas nécessairement. Mais mieux vaut être prévenu. Ce vaisseau est truffé de couloirs sombres où des rivaux pourraient s'embusquer.

— Des rivaux ? s'étonne-t-elle, un sourcil levé.

Je comprends que c'est un jeu, mais je n'en connais pas les règles et elle a tous les atouts. Peu m'importe de perdre, cependant. Je m'avouerai même vaincu sur-le-champ si elle le souhaite.

— C'est sans doute ce qu'ils pensent, dis-je finalement. Ils n'ont pas l'air d'apprécier ma présence.

D'un signe de tête, je désigne un groupe en queue-de-pie et haut-de-forme. Chez moi, les gens ne sont pas aussi sophistiqués, mais ils se découvrent quand ils entrent quelque part.

— Alors, provoquons-les vraiment, propose-t-elle. Lisez-moi un passage de votre livre et je prendrai un air captivé. Vous pouvez aussi me commander à boire.

*Composé par Nord Compo Multimédia
7, rue de Fives, 59650 Villeneuve-d'Ascq*

Achévé d'imprimer en octobre 2013
par Normandie Roto Impression
Dépôt légal : octobre 2013
N° 110160-1 ()

Imprimé en France

